Dernière séance

Ces films, qui retraçaient un peu de la vie de ce vieux village, avaient été pris, tous, dans la première moitié des années cinquante. Un jeune homme à l'époque, probablement sans soucis financier, s'était acheté tout le matériel nécessaire. Et non seulement la caméra pour filmer, il le fit en noir/blanc puis passa tôt à la couleur, mais aussi l'appareil de projection. Si bien que ces films, désormais, la plupart rattachés aux activités des sociétés locales, ski-club et gymnastique en particulier, notre cinéaste amateur put les passer et repasser dans toutes les occasions, assemblées générales ou distribution des prix, ou même Noël organisé au Terminus, le bistrot qui accueillait d'ordinaire nos activités.

Nous autres enfants, qui pouvions nous voir dessus, nous en raffolions. Ainsi pendant dix ans peut-être, nous vécûmes de cette forme de culture cinématographique, nos productions locales introduisant la plupart du temps des Laurel et Hardy de bonne cuvée. Nous étions heureux.

Vint le temps pourtant où le tout fut quelque peu usé. Non seulement nous connaissions cette production par cœur, mais aussi la TV faisait une rude concurrence à ces séances de projection, en nous offrant de plus en plus des films nouveaux, et même parfois proposant des Laurel et Hardy, court-circuitant de cette manière la magie de nos propres séances.

Mais on le savait, l'ambiance que nous pouvions connaître en celles-ci, nous ne la connaîtrions plus. Cette espèce d'agitation qui prenait les gamins avant la projection, cette excitation, ce survoltage, et puis bientôt, alors que les fenêtres avaient été obturées, que chacun avait pris place, la magie du cinéma. L'image sur un écran qui pouvait être un drap tendu au-dessous d'une perche. Il y avait aussi les bruits du projecteur, le faisceau de lumière que parfois une main ou une tête coupait.

- Mais assieds-toi donc, grand tadié !

Il y avait naturellement l'opérateur, grand manitou de ces séances, et qui, parfois, se mélangeait dans ses bobines, ou paniquait parce que la bande avait cassé et qui dès lors nous faisait dzemotter pendant pas loin d'un quart d'heure, alors que ce que l'on entendait surtout, était le bruit des gros souliers de ski raclant le parquet et des chaises que l'on déplace sans ménagement.

Bref, c'était quelque part grandiose.

Le temps avait fait son œuvre. Notre cinéaste n'avait pas renouvelé son stock, on ne s'en explique guère les raisons, si bien que la production totale était limitée et désormais trop connue pour enthousiasmer encore son monde. Le projecteur fut relégué au fond d'une armoire, et les films, sur leur bobine, furent mis là, juste à côté, qui ne reverrait pas le jour avant longtemps.

Ce serait pas loin de quarante plus tard, reprojetés à l'occasion d'un anniversaire. Et puis nouvelle mise au placard pour en arriver à nos séances de projections privées, l'opérateur et moi. Qui au final, me fit don, non seulement

de tous les films de cette époque, mais aussi d'un second projecteur qui même, à son avis, allait mieux que le sien propre.

Tout matériel, peut-être insignifiant pour n'importe quel quidam n'ayant jamais connu notre vieux village, pour nous mythique, à préserver absolument.

Des copies CD furent tirées de ces quelques bobines, la facture en conséquence. Mais que ne ferait-on pas pour fixer un peu de son enfance de manière durable et surtout accessible en tout temps, et sans le renfort d'un matériel chaque jour plus dépassé.

Et puis voilà, il était temps aussi pour moi de tourner la page. Mais non sans donner une dernière séance à quelques membres de ma famille. On est là, dans une chambre obscure. Défilent alors ces vieux de la vieille dont la plupart ne sont plus, qui fréquentaient une fois par année ce que nous nommons notre Palestine, une fête du village qui se donne au mois de juin. Emotion, encore une fois, émotion toujours. Non seulement ces vieux désormais disparus, mais aussi ceux que l'on avait côtoyés en ce temps-là, presque tous encore en vie. C'est la Süsse, c'est la Masse, c'est Boumate. C'est le Dzoubine qui trouve toujours moyen où qu'il se trouve de se rendre intéressant, c'est Binoce, déjà nerveux en diable. C'est encore ces plus âgés, le Roro, le Fils, Massu, Toti, Paul Ponce. Et c'est bien entendu, notre grand chef, notre commandeur, notre idole, Copain. Ils sont tous là.

En fait, c'est vrai, ceux-là aussi ont tendance à nous quitter. Mais ils resteront à jamais sur l'image, dans leur bel âge. Accompagnés de ces jolies demoiselles du village. Nos pin-up, blondes comme les blés, véritablement fascinantes. Une haute époque de la mode et de la manière de se tenir et de se comporter en société que nous autres ne connaîtrions pas. C'était juste avant nous, juste même avant que le rock ne déferle sur l'Europe, mais sorte de préfiguration, car il ne fait aucun doute que cette manière de vivre était déjà droit empruntée aux films américains projetés depuis des lustres dans nos salles locales.

L'émotion donc à nouveau au rendez-vous. Et puis voilà, la bobine se termine, on quitte cette petite clairière. On rembobine. On enroule l'écran. On replie les bras du projecteur duquel on a retiré les deux bobines, la pleine et la vide. Et c'est fini. Le tout prendra désormais place dans un carton et s'en ira dans nos archives villageoises, à titre de témoin de ce bon vieux temps où nous autres n'étions que des gamins par encore secs derrière les oreilles, tandis que se pavanaient au cœur d'une foule villageoise nombreuse, ces créatures de rêve qui, malgré cette prestance passagère, n'eurent en somme que des existences ordinaires. Il y a loin du rêve à la réalité !

De ce temps qui pour nous autres s'achève aujourd'hui même. Il n'y aura plus le cliquetis de ce projecteur, plus ce faisceau de lumière dans une salle obscure, plus ce bruit de la pellicule quand la bobine s'est toute déroulée. Il n'y aura plus surtout ces séances. Celle-ci est bien la dernière. L'ultime.

Et cela, après que c'ait été une époque de plus de soixante ans, ça vous fait quand même quelque chose !